

Pauline Gerin

Magi Temporis

La Mission



À Clémentine et Cécile

EXTRAIT

Prologue

Il faisait nuit. Grâce à la douce clarté de la pleine lune, on pouvait distinguer entre les arbres les traits d'un petit village moyenâgeux où tout semblait paisiblement endormi. Enfin, disons plutôt presque tout. En effet, à travers les chaumières se mouvait avec une agilité presque féline une silhouette de forme humanoïde, appartenant, selon toute vraisemblance, à un mâle, qui semblait avoir pour cible l'habitation la mieux entretenue du village.

De fait, c'est au seuil de celle-ci qu'elle s'arrêta.

De loin, on aurait pu s'étonner qu'arrivé à la porte, l'individu (qui, soi dit en passant, semblait concocter un truc pas net, parce que souvent, les seules raisons capables de tirer tout être normalement constitué hors de la chaleur de son lit au beau milieu de la nuit ne sont pas très très légales. Ou bien, il faut sortir le chien pour éviter une inondation du salon. Mais l'homme n'avait pas de chien) ne fasse pas mine

d'enfoncer la porte, ou d'au moins en crocheter la serrure, mais de près, on s'apercevait qu'il n'y avait pas de serrure, pas de verrou, rien qui ne puisse empêcher quiconque d'entrer. En fait, la seule fonction de la porte devait être d'empêcher le froid et les courants d'air d'envahir la maison.

Par conséquent, le « type louche » entra avec pour seule préoccupation celle de rester silencieux – ce qui n'était pas vraiment problématique, car les gonds étaient parfaitement huilés. Notre visiteur nocturne s'introduisit donc sans peine dans la demeure.

Il suivit un petit corridor sans prêter attention à la décoration des plus attendrissantes (les murs peuplés de nounours et de petits canards, par exemple) et emprunta ensuite un escalier. Arrivé à l'étage supérieur, il déboucha à nouveau dans un couloir. Ce n'était pas vraiment chose rare dans les maisons.

Il était percé de six portes – trois à gauche, trois à droite. L'homme, qui manifestement connaissait les lieux, ouvrit sans hésitation celle située au milieu du mur gauche et pénétra dans ce qui devait être une chambre, étant donné qu'elle contenait un lit dans lequel reposait un jeune couple (comprenant un homme et une femme).

Avec mille précautions, il bâillonna le père de famille et le chargea sur son épaule musclée. Ni lui, ni sa compagne ne bronchèrent.

C'est ainsi, avec un homme muselé vêtu d'un pyjama à petits cœurs rouges sur son épaule, que

sortit cet étrange visiteur. Il se dirigea ensuite vers les bois qui bordaient le village et s'y enfonça, toujours accompagné de son fardeau des plus inhabituels. Les deux hommes progressèrent ainsi – l'un marchant, l'autre ronflant – dans la forêt jusqu'à un violent torrent très bruyant.

Là, l'homme qui progressait en marchant laissa tomber sa charge, ce qui eut pour effet de réveiller cette dernière. La pauvre, lorsqu'elle comprit qu'on l'avait enlevée, voulut protester, mais elle était toujours bâillonnée, ce qui lui compliquait grandement la tâche.

Voyant cela, son ravisseur lui ôta gentiment cette contrainte. Le prisonnier se mit alors à crier au secours, sans même prendre la peine de dire merci.

L'autre l'interrompt :

– Ici, tu peux hurler tout ce que tu veux autant que tu veux, personne ne t'entendra. En fait tu n'as jamais eu autant de liberté d'expression. N'est-ce pas fantastique ?

Il rit de sa propre plaisanterie.

– Sale traître ! lui répondit sa victime, totalement insensible à son humour douteux.

Il essaya de cracher, mais son mollard n'atteignit pas sa cible, et il eut juste l'air ridicule.

– Oh, mais ce n'est pas moi le traître, fit son interlocuteur. C'est ta chère femme !

L'autre se mit à gémir, et parut encore plus lamentable.

– Je t'en prie, ne lui fais pas de mal. Laisse-la en dehors de ça, elle n'a rien fait.

– C'était mon intention... Par contre, tu vas me dire où tu as emmené ton rejeton, hier.

– Je savais que quelqu'un m'en voulait au point de s'en prendre à moi et à ma famille. J'avoue que je ne m'attendais pas à ce que ce soit toi. Toujours est-il que j'ai préféré mettre mon fils en sécurité.

– Je pourrais te torturer pour te tirer les vers du nez, mais malheureusement, je manque cruellement de temps. Tant pis, je demanderai à sa mère.

– Elle ne sait pas où il est.

– Et, d'après ce que j'ai cru comprendre, tu n'es pas disposé à me le dire, c'est bien ça ?

– Tout à fait.

– Et le soleil se lève dans moins d'une heure, ce qui ne me laisse pas le temps de te cuisiner. Dommage. Tu ne me sers plus à rien. Un dernier mot avant de mourir ?

– Pourquoi fais-tu cela ?

– Pour m'attirer les bonnes grâces de ton père. Il m'a demandé de t'empêcher définitivement de contrarier ses plans. En outre, il me semble que j'avais dit un *mot*, et non une *phrase*. Bon, assez bavardé, passons aux choses sérieuses.

Sur ce, l'agresseur brandit le couteau qui pendait à sa ceinture et commença à déchiqueter consciencieusement sa proie, ignorant les hurlements de douleur de cette dernière.

Lorsqu'il eut terminé sa terrible besogne, on aurait juré que l'autre avait été confronté à un énorme ours, ou autre bête sauvage du genre qu'il vaut mieux ne pas croiser.

Il jeta ensuite les restes du cadavre – autant dire pas grand chose – dans le torrent, le laissant à la merci des rapides.

Le lendemain, une femme se réveilla et commença à chuchoter des mots d'amour – dont la plupart n'avaient d'ailleurs aucun sens – avant même d'ouvrir les yeux.

Lorsqu'enfin, elle prit la peine de soulever ses paupières encore lourdes de sommeil pour contempler son bien aimé, elle ne trouva qu'un oreiller, certes plus confortable, mais nettement moins séduisant. Pensant que l'homme qui avait osé quitter sa couche sans quérir sa gracieuse permission au préalable était parti prendre son petit-déjeuner, elle s'habilla prestement afin de le rejoindre au plus vite.

Les cheveux encore en bataille, elle s'empressa de descendre le retrouver. Mais elle ne le trouva pas dans la cuisine, pas plus que dans le reste de la maison dont elle avait entrepris la fouille.

Elle finit par se laisser gagner par la panique, mais tenta de se reprendre : « Zen, se dit-elle, il faut que je reste zen. Il doit être sorti. »

Elle se précipita donc dehors, toujours affolée car sa technique de maîtrise de soi n'était pas tout à fait au point. En sortant, elle remarqua que tout le village

(enfin, juste ses habitants) était attroupé au bord de la rivière qui le bordait.

Elle se faufila à travers la foule de badauds pour essayer de voir ce qui faisait l'objet de tant d'attention. Ce ne fût pas sans stupeur qu'elle découvrit le cadavre de l'homme qu'elle cherchait depuis son réveil. S'il ne restait de son corps que des lambeaux de chair, son visage ne comportait que quelques balafres. La femme s'écroula, le visage ruisselant de larmes, en proie au plus grand chagrin qu'elle n'ait jamais éprouvé.

On enterra ce qui restait du corps, et la pauvre femme écouta ses voisins lui raconter comment son proche avait sans doute dû faire face à un ours qui avait jeté les restes de son amuse-gueule dans les rapides. Mais au fond d'elle, la jeune veuve sentait que ce n'était pas l'œuvre d'un animal. Une intuition qu'elle rejeta immédiatement tant elle la trouvait stupide.

Erreur...

Chapitre 1

Kidnapping

Je m'appelle Alex Tyd et je suis triste à mourir. Pourquoi ? Parce que je me sens seul, abandonné de tous.

Drôle d'idée, certes, mais mettez-vous à ma place : ce n'est pas tous les jours facile quand vous avez quinze ans et qu'il y a à peine huit mois, vous vous êtes fait adopter par un couple de fermiers qui vous disent bonjour une fois par semaine – et encore, quand vous avez de la chance.

Nous en arrivons à l'inévitable et sempiternelle question : « Pourquoi ai-je été adopté ? ».

Eh bien, pour répondre à cela, je dirais que je n'avais plus ni parents, ni personne d'autre pour s'occuper de moi. Alors il a bien fallu me caser ailleurs.

En fait, pour reprendre l'histoire depuis le début, mes grands-parents paternels m'on raconté, lorsqu'ils

étaient encore en vie, qu'un jour, alors que je n'étais encore qu'un bébé, mon père était arrivé chez eux en disant que je courais un grave danger en restant avec lui, et m'avait laissé avec la promesse que, si tout allait bien, il reviendrait me chercher dans un an au plus tard.

Mais il n'est jamais revenu. Cela ne m'arrangeait pas trop, mais mes grands-parents prirent soin de moi... jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de cinq ans. Ma grand-mère a succombé à un cancer du cerveau le jour de mon anniversaire, et mon grand-père, ravagé par le chagrin, n'a pas tenu une semaine sans elle.

J'ai alors été placé dans un orphelinat. J'y ai grandi seul, non pas parce que je ne recherchais pas la compagnie, mais parce que je ne la trouvais pas. Mes tentatives d'intégration dans les divers groupes d'enfants qui se formaient là-bas ont été nombreuses, mais aucune n'a jamais porté ses fruits. Avant la mort de mes grands-parents, cela se passait également ainsi avec mes camarades de classe et les enfants du quartier. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais eu d'ami... J'ai fini par m'y faire mais ce ne fut pas avec grand plaisir que j'acceptai d'être asocial.

J'y ai beaucoup réfléchi, depuis, et j'ai fini par trouver une explication plus ou moins rationnelle à ma solitude : les autres ne me comprenaient pas (ou ne les comprenais pas, c'était aussi une possibilité... mais je préférais l'autre) parce que j'étais différent d'eux. Or, très tôt, j'avais remarqué que les humains

avaient une peur bleue de la différence. Sinon, d'où viendraient le racisme et toutes les autres formes de discrimination ?

C'est pourquoi on a grand intérêt à rentrer dans le moule si on a envie d'être un minimum intégré à la société.

Pendant de longues années, j'ai donc essayé de m'intégrer et de rentrer dans le moule, mais je n'ai jamais réussi à abandonner entièrement ma personnalité. De plus, à de nombreuses reprises et malgré tous mes efforts, on m'a fait remarquer que j'étais *bizarre*. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus encourageant.

J'ai donc grandi isolé dans cet orphelinat, jusqu'au jour où on m'a annoncé qu'on m'avait retrouvé de la famille. Si j'ai bien compris, c'était une cousine éloignée de mon père. Elle et son mari tentaient tant bien que mal de gérer la ferme qu'ils avaient achetée sur un coup de tête, et m'avaient accueilli à bras ouverts en songeant à la main d'œuvre que je représentais. Moi, je trouvais que c'étaient des imbéciles finis qui feraient bien de tout revendre et d'investir dans quelque chose qui ne demandait pas trop d'efforts et de talent.

Entendons-nous bien : je n'ai absolument rien contre les fermiers en général. Je trouve ça très chouette de faire pousser des carottes et d'élever des vaches. Les seuls fermiers que je désapprouve sont mes parents adoptifs.

Il faut me comprendre : la journée, ils restaient chez eux, peinarads, et au moins trois soirs par semaine, ils sortaient je ne sais où et revenaient vers trois heures du matin, les narines blanches, et le sang tellement chargé en alcool qu'ils ne se souvenaient même plus de leur prénom.

Ils dormaient ensuite jusqu'à environ treize heures, après quoi ils se réveillaient avec une énorme gueule de bois, ce qui expliquait leur consommation d'aspirine assez... inhabituelle.

Et puis ça recommençait.

Outre ce mode de vie hyper-sain, le dégoût qu'ils m'inspiraient était encore renforcé par le fait qu'ils ne faisaient pas pousser des carottes mais des épinards (qu'ils ne consommaient pas, et sur ce point, je les comprenais), et avaient remplacé les traditionnelles vaches par des cochons à leur image : répugnants.

Évidemment, il fallait quelqu'un pour faire marcher la ferme, c'est pourquoi ils avaient accepté de devenir mes tuteurs légaux. Donc, je bossais du matin au soir, entouré de cochons et d'épinards. Super !

Bon, à côté de ça, il y avait aussi des avantages. Par exemple, je ne les croisais presque jamais, en raison de mes horaires diurnes. Et j'avais aussi beaucoup de liberté puisqu'ils ne se souciaient guère de mes activités, du moment que j'étais là quand ils en avaient besoin.

De plus, leurs terres étaient situées près d'une forêt, c'est-à-dire l'un des rares endroits où je me

sentais bien, parce que personne ne venait m'y embêter. Ma vie restait donc à peu près supportable, et je n'avais pas l'intention de me suicider tout de suite.

Ce soir là, après une dure journée de labeur de plus, j'étais allé me promener dans les bois. C'était l'été, il faisait beau, les feuilles des arbres, chatouillées par une brise légère, laissaient glisser entre elles les doux rayons du soleil. Les trilles des oiseaux s'accordaient parfaitement avec le chant du ruisseau qui glougloutait à quelques pas de moi. Tout était si calme, si beau, si paisible... Jusqu'au moment où je vis, surgissant d'entre les arbres, un gars super bizarre et un rien effrayant.

Il portait une dague à la ceinture qui lui ceignait les hanches, et une hache, certainement aussi lourde que moi, était accrochée à son dos. Côté vêtements, ce n'était pas tellement mieux : on l'aurait cru tout droit sorti du Moyen-Age ou d'un quelconque film chevaleresque (sauf que dans ce cas, il n'aurait pas joué le chevalier mais le garçon d'écurie... nettement moins classe, vous en conviendrez).

En effet, il portait une tunique brun clair, un pantalon de cuir souple et était chaussé de bottes foncées qui n'étaient certainement pas faites de caoutchouc.

Les traits de son visage étaient volontaires mais harmonieux, et dans ses yeux couleur océan, on pouvait lire de la jubilation.

Bref, il était un peu flippant, mais c'est lorsqu'il me sauta dessus que je commençai vraiment à m'inquiéter. Il ne devait pas peser plus lourd que moi (ce qui était parfaitement normal car il avait l'air d'avoir mon âge) mais il avait le poids de la hache ajouté au sien, et c'est à cela que j'attribuai le fait qu'il me plaqua au sol sans la moindre difficulté. J'essayai de me débattre, mais en vain...

Lorsqu'il réussit à m'immobiliser totalement, il posa sa tête sur mon épaule de façon à ce que sa bouche soit tout près de mon oreille.

– Enfin je te retrouve, Alex, me chuchota-t-il. Cela fait tellement longtemps que nous te cherchons. Tu vas enfin rejoindre ton peuple. Mais, s'il-te-plaît, tiens-toi tranquille !

Une foule de questions me vint alors à l'esprit :

- ▶ Pourquoi voulait-il me retrouver ?
- ▶ Comment ce taré connaissait-il mon nom ?
- ▶ De quel peuple parlait-il ?
- ▶ Qu'allait-il faire de moi ?
- ▶ De quel asile s'était-il échappé ?
- ▶ Etc.

À aucune de ces interrogations je ne trouvai de réponse, ce qui était pour le moins fâcheux, d'autant plus que je détestais ne pas comprendre ce qui m'arrivait, particulièrement quand ma vie était en jeu.

Le temps que je me fasse toutes ces intéressantes réflexions, le type m'avait lié les pieds et les poings. Lorsqu'il eut terminé, il me hissa sur ses épaules

comme si je n'avais pas pesé plus lourd qu'une plume. Je n'étais pas tellement gros, mais bon, ça forçait le respect, quand même.

J'avais la désagréable impression que toute force m'avait abandonné, si bien que je ne bronchai même pas quand il se mit en marche. Quand bien même j'aurais entrepris de me débattre, je pense que j'aurais été incapable de remuer le petit doigt.

Il me porta jusqu'à un arbre d'une taille considérable que je n'avais pourtant jamais remarqué auparavant. Là, il me déposa doucement sur le sol (il était assez étrange de voir un quelqu'un armé jusqu'aux dents faire preuve de délicatesse) et retroussa sa manche, découvrant une sorte de tatouage assez moche qui lui couvrait tout l'avant-bras. Il représentait une hache pareille à celle que mon ravisseur portait sur le dos.

Je remarquai quelque chose d'étrange à cette image imprimée sur sa peau : il y avait un creux sur le manche. On aurait dit qu'à cet endroit, il n'y avait rien, que la chair était inexistante et que seul l'os empêchait la paroi de peau de toucher celle d'en face.

Le garçon enfonça son doigt dans ce trou, et de la forêt calme et paisible, je me retrouvai subitement dans un tunnel sombre et humide au sol recouvert d'un tapis de feuilles mortes.

Il remit la manche de sa tunique en place et me défit des liens qui, jusqu'alors, m'interdisaient tout mouvement.

Sautant littéralement sur l'occasion, je bondis sur mes pieds et pris mes jambes à mon cou. Mais il eut tôt fait de me rattraper et, à nouveau, de m'immobiliser.

Ici, sa force déjà considérable semblait décuplée, aussi ma rencontre avec le sol fut-elle pour le moins brutale.

Il me releva et m'entraîna dans la direction opposée à celle que j'avais choisie pour m'enfuir. Cette fois, ayant retenu la leçon, je me tins tranquille, évitant ainsi d'élargir inutilement ma collection d'hématomes.

Nous finîmes par apercevoir la fin du tunnel, et bientôt, par l'atteindre. Son atmosphère lourde et inquiétante céda alors la place à la joyeuse ambiance d'un pittoresque petit village perdu dans la forêt, composé de chaumières comme celles qu'on dessine dans les livres pour enfants.

Nous y pénétrâmes et je remarquai que tout le monde ici était vêtu selon la mode du Moyen-Âge, si bien que je me sentis presque ridicule avec mon jean et mon t-shirt.

Tous ceux que nous croisions nous dévisageaient, l'air de dire : « Qu'est-ce que ce petit hominidé sorti tout droit du vingt-et-unième siècle vient faire ici ? » C'était très gênant. Pourtant, ils étaient bien plus ridicules que moi.

Finalement, mon ravisseur me fit entrer dans une maisonnette que j'identifiai comme étant la plus

grande de toutes. J'y découvris une sorte de conseil communal, composé de trois hommes et deux femmes attablés autour d'une table ronde qui me rappelait celle des chevaliers du roi Arthur. Leurs sièges ressemblaient d'ailleurs davantage à des trônes qu'à des chaises.

Tout au fond de la pièce, je vis une imposante cheminée de pierre où nul feu ne brûlait (sans doute parce que nous étions en plein été). Quant aux murs, ils étaient recouverts de diverses peintures qui représentaient toutes la nature. C'était moche.

Toujours est-il que, le temps que je critique la déco, tous avaient remarqué notre entrée, et un soudain et pesant silence s'installa.

